la série grise

Jean MABIRE

UNGERN

L'HÉRITIER BLANC DE GENGIS KHAN

Les éditions du Veilleur de Proue

Les seigneurs de la guerre

UNGERN

L'héritier blanc de Gengis khan



LE BARON VON UNGERN-STERNBERG

Jean MABIRE

UNGERN

L'HÉRITIER BLANC DE GENGIS KHAN



1997
Les éditions du Veilleur de Proue
39, rue de Fontenelle à ROUEN - NORMANDIE

SABLES gris, étangs tristes, forêts de pins, rives sauvages du golfe de Finlande... Là, voici près de trois siècles, a été brisé en Estonie le rêve fou des chevaliers teutoniques. L'aigle de Russie a vaincu l'aigle de Prusse. Les seigneurs allemands qui ont voulu rester dans le pays ont dû accepter de servir le Tsar. Ils sont devenus les barons baltes, orgueilleux, frondeurs mais soumis. Isolés dans leurs domaines ancestraux, entourés de paysans frustes et hostiles qui ne parlent pas leur langue tudesque, serviteurs obligés d'un état étranger à leurs coutumes et à leurs espoirs, ils ne trouvent de liberté qu'au sein d'une armée qui utilise leur seule passion : le courage.

Des flots de la Baltique aux steppes de l'Asie, des milliers et des milliers d'officiers baltes ont servi dans les armées du Tsar, avec honneur et fidélité. Sans eux, la puissance russe n'aurait été que bouillonnement et désordre. Ils apportent à l'exercice de leur métier une rigueur héritée du vieil Ordre germanique. Ils sont cruels, efficaces, fanatiques. Saint-Petersbourg ne les aime guère mais utilise, dans tous ses régiments, leur amour de la guerre pour la guerre. Au cours des siècles, les barons baltes, naguère vaincus par les soldats russes, sont devenus les aristocrates d'un empire toujours féodal.

Dans les grandes familles d'Estonie ou de Courlande, les fils n'ont d'autre choix que les soins du domaine ou le service des Tsars. Ceindre l'épée, c'est échapper à la terre pour découvrir l'aventure, le danger, la mort.

Il n'est de noblesse que guerrière, répètent les anciens dont les ancêtres ont naguère combattu sous l'étendard immaculé à l'immense croix noire. Il n'est d'autre ordre que l'ordre de la force.

La jeunesse turbulente d'un cadet teutonique

Dans une de ces vieilles familles germaniques des pays baltes, naît, le 29 décembre 1885, un garçon que son père, le baron von Ungern-Sternberg, prénomme Roman, Nicolas, Max, Feodorovitch. Il charrie dans ses veines du sang poméranien et hongrois.

L'enfant a un curieux visage triangulaire, avec un immense front bombé, des cheveux blonds en désordre, une bouche méprisante et surtout des yeux d'un bleu délavé qui éclairent tout son visage comme un rayon de soleil dans un ciel d'orage. De tels yeux ne s'oublient jamais. Ils brûlent de tous les feux de la dureté et de la rêverie. Et puis, soudain, semblent figés, comme la glace transparente et bleutée qui immobilise un matin d'hiver la surface glauque d'un étang solitaire.

Roman Feodorovitch se révèle bien vite un garçon «impossible». Tour à tour silencieux et bavard, il n'écoute personne et n'agit qu'à sa guise. Il terrorise ses camarades et désespère ses professeurs. Très vite, il devient la plus mauvaise tête du gymnasium Nicolas de Reval, cet établissement scolaire pratiquement réservé aux héritiers de la noblesse balte. Les rixes l'occupent davantage que les études. On le hait. Pourtant, il fascine.

Pour ce solitaire hanté par la volonté de puissance, il ne peut y avoir qu'une issue : l'armée. A dix-huit ans, Ungern-Sternberg est admis à l'école des cadets. Il feint de mépriser l'armée de terre et lance à ses maîtres :

- Je serai officier de marine !

Un de ses ancêtres a navigué, moitié marchand et moitié pirate, sur l'océan Indien. Roman Feodorovitch se pique d'exotisme. Il laisse

même entendre à ses camarades, incrédules mais éblouis, qu'il a renié le christianisme pour se convertir au bouddhisme. Il tire de ses rares confidences une réputation bien établie d'original.

Un esprit si singulier répugne aux études classiques. Il ne brille que pour les mathématiques et il ne se passionne que pour les langues. Il parle couramment le russe, l'allemand, l'estonien, l'anglais, le français et se passionne aussi pour les dialectes asiatiques.

Quand éclate en 1904 la guerre entre les Russes et les Japonais, le cadet Ungern ne veut pas attendre sur les bancs de l'école son épaulette d'officier. Il déserte... pour s'engager, comme simple soldat.

Le voici au 91e régiment d'infanterie. En route pour l'Extrême-Orient. Les wagons chargés de troupe se suivent sur les rails du Transsibérien. Ungern finit par arriver en Mandchourie. La guerre se termine. Sur un désastre. Le jeune cadet s'est fait remarquer par une bravoure qui confine à l'imprudence et par un mauvais caractère qui rejoint la misanthropie. Pourtant, ses chefs l'estiment comme un bon soldat. Il n'aura pas de mal, à son retour en Russie d'entrer à l'école d'infanterie Paul 1er, où il doit apprendre, sérieusement, son futur métier d'officier. L'Asie l'a fasciné et il renonce à faire carrière dans la marine pour monter la garde sur les frontières incertaines de l'empire russe.

A sa sortie de l'école militaire, le jeune baron von Ungern-Sternberg délaisse l'infanterie pour la cavalerie. Il s'est découvert une vocation de centaure... Le voici affecté comme cornette dans un régiment de Cosaques stationné en Transbaïkalie. Immédiatement, il se fait remarquer par ses singularités. On le croyait au début un peu original. On se demande maintenant s'il n'est pas complètement fou...

Un de ses camarades témoignera plus tard du singulier comportement du jeune officier balte : «Ungern se tenait très à l'écart de ses camarades. Il avait l'habitude de rassembler ses hommes à l'improviste. Quelquefois même, il faisait sonner le boute-selle en plein milieu de la nuit. Il prenait alors la tête de son détachement et, avec des hululements, ses Cosaques traversaient la ville au grand galop et disparaissaient dans la steppe. Nous nous sommes souvent demandés ce que le Baron faisait au cours de ses randonnées. Chassait-il les loups ? C'est possible. Au retour, il rentrait chez lui et s'enfermait.»

Le lieutenant Ungern se mêle peu aux autres officiers. Il préfère partager la vie de ses hommes et de leurs chevaux. Parfois, il couche dans les écuries, enveloppé dans une couverture. Il mange à la gamelle et se lave à la pompe, intégralement nu en plein milieu de la cour de la caserne. On ne lui connaît pas de passions. Il déteste le tabac et méprise l'alcool. On ne connaît pas une seule femme dans son existence. Il n'en parle même pas. D'ailleurs, il ne parle de rien. Il n'aura, pour meubler les longues soirées de sa vie de garnison, qu'une seule distraction : les cartes.

Le jeune lieutenant de Cosaques est joueur. Avec passion. Avec imprudence même. Parfois, des camarades envieux disent de lui :
- Ce veinard de petit baron... Il ne perd jamais. Bizarre, tout de même. Sans doute transforme-t-il les jeux de hasard en jeux d'adresse...

Les murmures deviennent vite des accusations. Un jour, au casino des officiers, le mot est lancé :
- Tricheur !

Ungern blêmit et exige de laver son honneur dans le sang. On organise un duel. Le jeune Balte blesse grièvement son adversaire. Mais il a reçu un terrible coup de sabre sur le crâne. On l'emporte, vainqueur, le visage inondé de sang qui poisse ses cheveux blonds et ruisselle sur ses joues creuses. Les yeux ont plus que jamais l'éclat de la glace bleutée. Le coup a entaillé le cuir chevelu et atteint l'os. Toute sa vie, il va souffrir de migraines épouvantables.

Ses chefs n'aiment pas cet officier qui se bat comme un palefrenier. On prétexte sa blessure pour le chasser de son régiment. Il gagne Vladivostok et s'apprête à regagner son pays natal par mer. Mais, brusquement, l'Estonie ne le tente plus. Il change d'avis et part seul, vers l'Ouest, avec son cheval et son chien. Il va ainsi chevaucher solitaire pendant une année entière, à travers les steppes asiatiques. Il traverse toute la Mandchourie, franchit la Grande Muraille, pénètre en Mongolie, arrive à Ourga, la capitale de l'ancien empire de Gengis Khan.

Il découvre les lamas, les temples, les chevaux. Il met son sabre au service du nouvel état et devient, à vingt-six ans, chef de la cavalerie mongole.

Au coeur de l'ancien empire de Gengis Khan

En 1911, la Mongolie vit dans la fièvre de l'indépendance. Connu sous le nom de «pays de Khalkha», l'ancien empire de Gengis Khan n'est plus qu'un immense désert de pierre, de sable et de vent où survivent péniblement un million de bergers nomades et de lamas errants. Malgré la «protection» toute nominale de la Russie et du Japon, le pays est à qui veut le prendre. Les Chinois ne s'en privent pas qui occupent dès le début de l'année 1911, la capitale d'Ourga.

Des paysans venus de l'Est ne tardent pas à suivre les troupes et s'installent dans le pays. Une véritable colonisation chinoise essaye de détruire jusqu'au souvenir de la nation mongole. On construit des cantonnements pour les troupes et on distribue les terres aux colons. Tous les Mongols suspects de nationalisme ou de sympathie pour leurs anciens protecteurs russes sont pourchassés, abattus, torturés...

L'ordre chinois règne à Ourga.

Les princes religieux et laïcs du pays parviennent pourtant à se réunir clandestinement. Ils décident d'envoyer une délégation à Petersbourg pour demander l'aide du Tsar. Elle arrive dans la capitale russe le 17 juin 1911.

L'ambassadeur du Tsar à Pékin, Korostovetz, est chargé par son gouvernement de régler l'affaire mongole «en douceur», mais de faire savoir aux autorités chinoises que les Russes entendent bien protéger l'autonomie de l'ancien pays de Khalkha.

Survient alors, à l'automne 1911, la révolution chinoise. A Canton, à Shanghai et dans différentes villes du sud de la Chine se forment

des groupes révolutionnaires. Toute cette agitation aboutit à un soulèvement militaire d'inspiration républicaine et par la constitution d'un ministère réformiste à Pékin. L'anarchie s'étend à tout l'ancien empire.

La révolution chinoise favorise les autonomistes mongols qui engagent la lutte contre les occupants chinois.

Le prince Jebtsun Damba, un des artisans de la rébellion, devient alors «empereur divin» de Mongolie. Originaire du Tibet, il est le troisième dignitaire de la religion lamaïque. Il prend le nom de «Koutouktou» (le Réincarné) ou de «Bogdo Gegen» (le grand Saint). Pour les étrangers, il sera «le Bouddha vivant». Mystérieux et fascinant.

C'est à lui que l'ex-officier du Tsar Ungern vient offrir son épée. Il est accueilli avec enthousiasme par un régime qui manque de tout, et surtout de soldats capables de se battre.

Heureusement pour Ungern et ses Mongols, le désordre s'accroît chez ses ennemis. En Chine, la dynastie mandchoue renonce à exercer ce qui lui restait de pouvoir. On proclame la République. Le vieux doctrinaire Sun Yat-sen, créateur du parti du peuple (Kouomin-tang) triomphe et son adjoint militaire Yuan Che-k'aï devient président du Sud (Canton) et du Nord (Pékin) enfin réunis en un seul Etat. Mais sa puissance n'est qu'apparente et impressionne surtout les diplomates étrangers.

Les Mongols reprennent Ourga et assiègent Kobdo, dans l'Ouest du pays. L'ambassadeur russe Korostovetz se rend dans la capitale mongole à l'automne 1911. Il y restera jusqu'à l'été 1912. La Russie tsariste garantit l'autonomie de la Mongolie extérieure par rapport à la Chine. Ungern a gagné !

Un accord russo-mongol à Ourga et une convention sino-russe à Pékin vont jeter les bases juridiques de la future nation mongole. Le pays de Khalkha peut désormais créer une armée nationale. Les sujets russes jouiront en Mongolie d'avantages particuliers et des garnisons militaires russes protégeront les consulats.

C'est dans une de ces garnisons, celle de Kobdo, que l'ancien lieutenant von Ungern-Sternberg reprend du service actif dans l'armée du Tsar.

On connaît son rôle dans la rébellion mongole, on devine ses appuis dans le gouvernement de l'empereur divin, on se méfie pourtant de son esprit d'aventure et de son indépendance. Jamais, il n'est apparu si sûr de lui, si insolent.

Ungern s'est toujours rendu insupportable. Pour s'en débarrasser on lui confie quelques missions diplomatiques à l'étranger.

Voici le lieutenant von Ungern-Sternberg devenu une sorte d'attaché militaire itinérant. Il semble partout à la fois et on le signale dans toutes les capitales européennes. A Berlin, à Paris, à Londres, il se livre à des besognes mystérieuses. Espionnage sans doute. Mais il ne travaille pas seulement pour le Tsar...

Membre d'une société secrète de la noblesse balte, hanté par les vieux rêves des Teutoniques, plus attaché au paganisme nordique qu'à la religion chrétienne, Ungern est sans nul doute un «initié». Il occupe un poste mystérieux dans un Ordre clandestin politico-religieux. Il prendra contact lors de ses voyages avec les adeptes de plusieurs so-

ciétés secrètes allemandes, françaises et britanniques. Du «Germanen Orde» à la «Golden Dawn», il tisse des liens qui aboutiront un jour à la reconstitution du mythe de Thulé.

Ce voyage en Europe occidentale sera longtemps ignoré et pour les ennemis du Baron appartient à la pure légende. Mais certains de ses anciens compagnons sont formels et affirment qu'Ungern aurait été clandestinement marié à une jeune Française, dont il aurait eu un fils...

Pourtant, la guerre va le surprendre en Asie centrale. Le baron von Ungern-Sternberg réapparaît brusquement en Transbaïkalie. Il porte maintenant les épaulettes d'essaoul, c'est à dire de capitaine de Cosaques. Il sert au régiment de Nertchinsk que commande le colonel Wrangel. Il ne s'entend pas bien avec son chef qui le note sans complaisance : «La guerre est son élément mais il n'est pas un officier au sens ordinaire du mot.» Il ajoute, en parlant du capitaine Ungern : «un esprit original, perspicace, et, en même temps, un manque étonnant de culture, un horizon borné à l'extrême, une timidité sauvage, une furie sans frein, une prodigalité sans bornes et un manque de besoins exceptionnel.»

A la tête de son escadron, Ungern part pour le front en 1915.

AVEC les Cosaques du régiment de Nertchinsk, l'essaoul Ungern va se battre en Galicie et en Volhynie. Il se heurte aux Allemands et aux Autrichiens. Puis, en 1916, sa division de cavalerie change de secteur. Voici Ungern en Arménie, où il se mesure aux Ottomans. Contre les Turcs, l'officier balte fait merveille et réussit à lever des partisans indigènes qu'il conduit pour de terribles raids de «commando» en territoire ennemi. Il a la réputation bien établie de faire la guerre comme un hors-la-loi. Impitoyable mais efficace.

Il ne pense qu'à se battre et la révolution de février 1917 commence par le surprendre : ces histoires de civils ne l'intéressent pas...

Quand se forment les premiers soviets de soldats et que l'armée russe commence à se décomposer, l'essaoul Ungern sera un des premiers à imaginer une riposte : il forme des détachements spéciaux formés de Caucasiens et continue le combat à la tête de ces allogènes. Un de ses camarades de régiment, l'essaoul Semenov, lui-même fils d'une Bouriate, organise des unités entièrement mongoles qui conservent les traditions de discipline de la vieille armée russe.

Le visage barré d'une énorme moustache, le type asiate et le caractère mauvais, Semenov est un soudard d'une incroyable brutalité. Sans la guerre et sans la révolution, il serait resté un petit officier subalterne, handicapé par son métissage. Les événements de 1917 lui servent de tremplin. Il se rend à Petrograd et rencontre Kerenski, le chef du gouvernement provisoire, brusquement inquiet devant la tempête qu'il a, plus que nul autre, contribué à faire lever.

- Il suffit de former deux compagnies d'officiers, dit Semenov. Et on peut liquider tous les bolcheviques. Avec un bon tribunal et un peloton d'exécution, il n'y aura plus de problème en Russie.

- Il n'en est pas question.

L'essaoul Bouriate sort en claquant la porte. Il ne rejoint pas le Caucase, mais la Transbaïkalie. Dans son fief, il commence à recruter des Bouriates et à rallier autour de lui tous ceux qui s'opposent au pouvoir rouge instauré à Petrograd en octobre 1917.

Sur les confins de la Sibérie et de la Mongolie, l'ancien essaoul Semenov devient le premier chef contre-révolutionnaire. On commence à parler de lui en Russie.

Dans un pays en plein chaos, son camarade Ungern a disparu. Il ne se trouve plus sur le front. D'ailleurs, le front n'existe plus... On le suppose rentré chez lui, en Estonie, pour essayer de protéger le domaine familial contre la tourmente communiste. Mais un homme seul ne peut s'opposer à ce raz-de-marée qui dévaste les pays baltes. Le père d'Ungern est assassiné, son domaine dévasté, sa famille dispersée. Du nid ancestral, il ne reste que des cendres et des poutres noircies. Les soldats bolcheviques et les partisans estoniens parcourent les campagnes, tuant, pillant, violant. Tous n'ont qu'un seul cri :

- Mort aux barons allemands !

Il n'y a plus place pour Ungern en Estonie. Alors, il pense à Semenov. Il réussit à s'embarquer à Reval et quitte son pays natal. Après un interminable périple par les mers dangereuses d'un monde encore en guerre, il débarque à Vladivostok. Aussitôt, il se met en quête de son ancien camarade du régiment de Nertschinsk.

Ungern retrouve Semenov à Daouria, une grosse bourgade sur la ligne du chemin de fer de l'Est chinois, poussée en pleine steppe, juste à la triple frontière de la Mongolie, de la Sibérie et de la Mandchourie. Un carrefour idéal pour semer le trouble dans toute l'Asie orientale.

L'ancien essaoul de Cosaques Semenov s'est proclamé de lui-même «ataman», c'est à dire chef militaire des Cosaques d'une région. Il a réuni autour de lui tous les cavaliers errants qui veulent bien le suivre pour faire la guerre aux Rouges. Il accueille Ungern à bras ouverts.

- Je te nomme colonel, lui annonce-t-il. Tu seras mon chef d'état-major.

Le baron balte prend ses fonctions le 29 novembre 1917 et se met aussitôt au travail. La première unité contre-révolutionnaire n'est qu'un ramassis hétéroclite où l'on trouve des Mongols, des Cosaques, des Serbes, des Japonais, des Coréens et même quelques Chinois. En tout un demi-millier d'hommes et une cinquantaine d'officiers. Ils se donnent des airs farouches et veulent à tout prix en découdre avec les bolcheviques.

Dans cette immensité asiatique, la guerre doit suivre les rails du chemin de fer. Le premier objectif de Semenov et d'Ungern est de contrôler le Transsibérien.

En plein hiver, sous des rafales de vent glacé et de neige fondue, ils lancent leurs hommes à l'assaut de la gare de Mandchouria. Quelques bâtiments de planches au bord de la voie ferrée. On ne sait même pas si on se trouve encore en Mandchourie ou déjà en Sibérie. Peu importe, les Rouges sont là. Il suffit de les chasser. Tous ceux qui résistent sont massacrés.

Pour la première fois depuis la Révolution, des officiers hostiles au communisme marquent des points. Lénine et Trotski ressentent la prise de Mandchouria comme une insulte personnelle. La guerre civile s'allume en Sibérie. Sur les confins asiatiques, quelques cavaliers insolents osent défier le pouvoir rouge.

Depuis la fin de l'année 1917, le régime des Soviets a été proclamé sur tout le territoire russe d'Extrême-Orient. Le raid d'Ungern et de Semenov remet tout en question. La guerre civile commence en Sibérie.

SEMENOV et Ungern veulent poursuivre leur offensive en direction de Karynskaïa, point stratégique capital de tout l'Est asiatique, puisque se trouve dans cette bourgade la jonction ferroviaire du Transsibérien et du Transmandchourien. Les bolcheviques vont tout faire pour contrecarrer leur plan.

Le Hongrois rouge Lazo parvient à stopper l'attaque des contre-révolutionnaires et demande aux Chinois de Mandchourie de contrôler les partisans blancs réfugiés sur leur territoire.

Les Japonais décident alors d'intervenir. Ils débarquent des troupes à Vladivostok et fournissent à Semenov de l'armement et du matériel. Avec la complicité de l'état-major impérial, l'ataman et ses hommes reprennent l'offensive. Sans cesse des renforts parviennent aux Blancs qui peuvent franchir la frontière de Mandchourie et progresser en Sibérie.

Au mois de mai 1918, Semenov et Ungern créent «le gouvernement provisoire du territoire de Transbaïkalie», à Tchita.

Ce premier succès enhardit les hésitants. La vieille hiérarchie militaire tente de s'imposer et de les faire rentrer dans le rang. L'amiral Koltchak, qui aspire à devenir le chef de toutes les forces blanches de Sibérie, convoque à Manchouli les deux anciens essaouls de Cosaques. Semenov comme Ungern refusent toute autorité.

- Nous ne reconnaissons à personne le droit de nous commander !

L'entrevue s'est déroulée dans une atmosphère orageuse. L'amiral

doit s'incliner. Il n'a encore aucune force à sa disposition.

Son premier soutien lui viendra de la Légion tchécoslovaque, formée avec des prisonniers de guerre de l'armée austro-hongroise. Ils se révoltent contre l'armée rouge à Tchelyabinsk, s'emparent d'Omsk, puis de Vladivostok. Des troupes alliées débarquent dans le grand port d'Extrême-Orient. Les bolcheviques sont chassés et s'organise une armée contre-révolutionnaire. Au mois de novembre 1918, l'amiral Koltchak, fort de l'appui de cent mille gardes blancs, établit la dictature et installe le siège de son gouvernement à Omsk.

Semenov et Ungern restent très en dehors de cette aventure. Ils ne croient plus possible le rétablissement de la grande Russie. Depuis l'assassinat du Tsar et de sa famille à Ekaterinenbourg, ils se sentent déliés de toute allégeance. Ils rêvent, sur les débris de l'empire russe, de constituer un royaume mongol qui deviendrait un bastion inexpugnable. Cette politique déplait fort à Koltchak. Mais l'amiral ne peut empêcher la réunion à Tchita, à la fin du mois de février 1919, d'une grande conférence pan-mongole. Tout a été organisé par l'ataman Semenov assisté d'Ungern, devenu depuis peu général, et du major japonais Suzuki. Sous l'autorité du chef nationaliste Nem Gegen se réunissent six Bouriates, cinq Bargoutes et trois Mongols de Mongolie intérieure (chinoise). Ils décident de créer une «grande Mongolie», qui irait du lac Baïkal au Tibet et de la Mandchourie au Turkestan Oriental (Sin-K'iang chinois). Le colonel Bentusky, sur l'ordre d'Ungern, se rend même à la conférence de la paix à Versailles, pour y plaider la cause de la grande Mongolie. Son intervention est torpillée par les représentants de l'amiral Koltchak, hostile aux nationalismes ethniques et partisan d'une Russie «une et indivisible».

Tandis que Russes blancs et Russes rouges se livrent en Sibérie à la plus impitoyable des guerres civiles, les Chinois décident d'arracher la Mongolie à l'influence russe.

Le gouvernement de Pékin nomme Hsu Chou-tseng «commissaire de la défense des frontières du nord-ouest» et l'envoie à... Ourga, où il fait son entrée, à la tête de deux divisions. Les ministères sont envahis par la soldatesque, les patriotes mongols et les civils russes sont pourchassés, l'empereur divin devient virtuellement prisonnier des envahisseurs. Son pouvoir politique est réduit à néant et on ne lui concède plus qu'un rôle spirituel.

A l'automne 1919, se constitue un mouvement de résistance autour de deux jeunes officiers mongols : Soukhe Bator et Tchoïbalsan. Ils organisent des groupes clandestins.

L'hiver 1919, voit le brutal reflux des armées de l'amiral Koltchak en Sibérie. Les troupes soviétiques s'emparent d'Omsk. Partout, les gardes blancs battent en retraite, harcelés par les partisans et trahis par les Tchèques.

L'année 1920 commence mal pour les contre-révolutionnaires. En janvier, Nem Gegen, le promoteur avec Ungern de l'idée de la grande Mongolie, meurt subitement, peut-être empoisonné. En février, l'amiral Koltchak, abandonné par les alliés occidentaux est livré aux bolcheviques, est fusillé à Irkoutsk.

Les Soviets ne vont pas tarder à contrôler la République d'Extrême-Orient, dont l'autonomie apparente dissimule une totale soumission à l'internationale communiste de Moscou.

Désormais, Lénine et Trotski semblent avoir remporté la partie. Les révolutionnaires mongols d'Ourga, pour se débarrasser des Chinois, sont prêts à faire alliance avec les Rouges. Soukhe Bator, Tchoïbalsan et trois de leurs camarades : Bodo, Danzan et Chardobadj quittent clandestinement la capitale mongole et cherchent à gagner la Sibérie. Ils arrivent aux avant-postes soviétiques à la fin de l'été 1920. Dirigés aussitôt sur Moscou, ils seront reçus par Lénine et suivront les cours du Comité Central soviétique, sous la direction du général Ouberovitch.

Lénine écrit : «La Mongolie est un pays libre. Le pouvoir exécutif et judiciaire doit appartenir au peuple mongol. Pas un étranger n'a le droit d'intervenir dans les affaires intérieures de la Mongolie. En tant que pays indépendant, la Mongolie a le droit d'entretenir des relations avec tous les autres peuples, sans avoir recours à la tutelle de Pékin ou de Petrograd.»

Pour Lénine, la Mongolie «libre» doit être une Mongolie rouge. Pour Ungern, la Mongolie «libre» ne peut-être qu'une Mongolie blanche... La bataille, perdue en Sibérie, peut se poursuivre au coeur de l'Asie.

Semenov et son camarade sont restés à l'écart de l'équipée de l'amiral Koltchak qu'ils estimaient vouée à l'échec. L'ataman s'est établi à Tchita. Ungern l'a quitté pour installer son quartier général à Daouria. Il tient à son autonomie et commande une unité qu'il nomme la division asiatique de cavalerie : huit cents fusils, vingt mitrailleuses et six canons. En tout, un millier d'hommes, Cosaques, Russes, Sibériens et Bouriates. Sans compter quelques «conseillers» japonais...

Ungern franchit la frontière Mongole

Encore quelques mois, quelques semaines même, et la situation deviendra intenable pour les Blancs en Transbaïkalie. Ungern refuse de se réfugier en Mandchourie et se mettre, comme beaucoup de ses compatriotes, sous la protection des troupes japonaises, qui contrôlent le chemin de fer de l'Est chinois. Il veut continuer à se battre.

Son plan est simple. Il connaît la Mongolie. Il a contribué, voici une dizaine d'années, à organiser son armée. Il s'est lié d'amitié avec quelques uns de ses notables. L'empereur divin le considère même comme un ami.

- Pourquoi ne pas faire de la Mongolie notre bastion ? déclare Ungern à son confident le vieux général Riesouchine.

- Pourquoi, Roman Feodorovitch ? Mais parce que les Chinois sont les maîtres du pays, qu'ils occupent Ourga avec deux divisions et que nous n'avons même pas mille cavaliers avec nous.

Un tel raisonnement n'a jamais arrêté des hommes de la trempe d'Ungern. C'est parce que la partie lui semble impossible, au moins démesurée, qu'il décide de la tenter.

- Laissons Semenov à Tchita, décide-t-il. Il finira par se faire prendre au piège. Sans même combattre. A Ourga, nous, nous allons défier les Rouges.

Le chef de la division asiatique de cavalerie hâte les préparatifs du départ de Daouria. Les hommes se montrent joyeux de l'aven-

ture qu'ils pressentent. Les bruits les plus fantastiques courent dans le casernement :

- Nous partons pour la Mandchourie !

- Pour l'Oural !

- Pour le Tibet !

Un vieux maréchal des logis cosaque tire la seule conclusion qui s'impose :

- Même s'il nous conduisait en enfer, nous sommes prêts à suivre partout le général-baron !

Les cavaliers d'Ungern se mettront en marche par un jour torride du mois d'août 1920. Leur chef les a réunis pour une dernière parade. Pour une fois, il fait un bref discours :

- Chacun de vous aura désormais un compagnon de combat qui ne le quittera jamais : ce compagnon, c'est l'unique désir de vaincre. Nous nous battrons ensemble contre les bandits rouges. Nous nous battrons jusqu'à la dernière goutte de sang et jusqu'au dernier souffle. Nous écraserons nos adversaires ou nous y laisserons notre peau. Il n'y a pas d'autre solution.

Le général Riesouchine lui répond, au nom de tous :

- Nous sommes prêts à donner notre vie pour notre chef. Vive notre Baron ! Vive la division asiatique de cavalerie !

Tous entonnent alors à pleine voix le vieux chant de l'armée russe : «Amis cavaliers, armez-vous pour la campagne...»

Ungern regarde les escadrons qui défilent devant lui, dans un grand cliquetis de sabres et de sabots. La sueur ruisselle sur les visages. Le soleil d'août brûle les cailloux de la steppe. Dans quelques jours, ses hommes franchiront la frontière mongole.

Dès qu'il entre en Mongolie, le général-baron Ungern rallie à lui des milliers de partisans. Bergers et chasseurs rejoignent le camp de la division asiatique de cavalerie. Des courriers galopent dans tout le pays. Des volontaires arrivent du désert de Gobi et des monts Atlaï. Des Bargoutes et des Bouriates se joignent aux Mongols. Des Mandchous et des Turkmènes demandent, eux aussi, à servir sous les ordres du légendaire baron balte. Il y aura même dans l'armée d'Ungern quelques Samoyèdes surgis mystérieusement de la toundra arctique. Son bivouac ressemble au camp de la Horde d'Or, au temps de Gengis Khan.

Dans les lamaseries on prie pour Ungern. Pour lui, tournent les moulins à prières et frissonnent les étoffes sacrées.

Maintenant, il faut bousculer les Chinois et leur arracher Ourga. Mais un ancien prisonnier de guerre hongrois, converti au communisme, organise la résistance. Le 24 septembre 1921, à l'aube, le général-baron déclenche contre lui le feu de ses canons. Il fait sauter la poudrière et décide d'attaquer la ville dès le lendemain

Ungern va mener lui-même l'assaut, monté sur «Masha», sa jument grise. Il n'a pas d'autre arme que la canne de bambou qui ne le quitte jamais

- En avant ! Au galop !

De toutes les collines volcaniques qui entourent Ourga de longues colonnes de cavaliers déferlent vers la capitale mongole. Mais la cavalerie chinoise charge à son tour. On va se battre à la lance, au

poignard, au sabre. Les Chinois sont trop nombreux et Ungern, la mort dans l'âme, doit renoncer à prendre Ourga. Il perd cent cinquante hommes et ordonne de lever le siège.

La division asiatique de cavalerie va hiverner dans la région du fleuve Keroulen, au sud-est d'Ourga. Le bivouac sous la neige et la glace sera strictement organisé. Les matins sont consacrés au travail en atelier et les après-midi à l'école de combat. Le camp de yourtes de feutre se complète d'un véritable village de rondins. On construit même un hôpital et un sauna. Ungern interdit l'alcool et fait donner le fouet à qui ose enfreindre ses ordres. Peu lui importe d'être aimé ou haï. Une seule chose compte pour lui, qu'il soit obéi.

Ungern se sent non seulement le chef de la division, mais son premier soldat. Il doit faire lui-même tout ce qu'il commande. Pendant les semaines que passeront ses hommes sur les rives glacées du fleuve Keroulen, il sera tour à tour vétérinaire et sellier, cordonnier et médecin. La neige recouvre le bivouac.

EN cet hiver 1920-1921, les nouvelles sont catastrophiques pour les armées blanches. Les Soviétiques triomphent partout. Le général Wrangel et son armée ont dû abandonner la Crimée. Ce ne sont plus que des exilés qui viennent d'arriver à Constantinople, vaincus et amers, trahis aussi. L'Occident abandonne la Sainte Russie... L'ataman Semenov a été obligé d'évacuer Tchita et s'est réfugié en Mandchourie. De toutes les armées blanches, il ne reste plus qu'une seule unité en état de se battre : la division asiatique de cavalerie.

- C'est une catastrophe, se lamente le général Riesouchine.

- Non, lui lance Ungern. C'est un honneur !

Le 29 décembre 1920, jour de ses trente-cinq ans, Ungern écrit dans son journal : «Il est beau cet anniversaire, dans la solitude glacée des rivages du fleuve Keroulen. Dans trois jours, commence une année nouvelle. 1921 verra ma victoire ou ma mort. Je sais que je suis né pour imposer mon ordre au monde.»

Le vent se lève pour chasser la neige en tourbillons opaques qui cinglent comme des coups de fouet. Le thermomètre descend à moins 30 . Pourtant, Ungern décide :

- Dès que le blizzard cessera, nous partirons.

Le chef de la division asiatique de cavalerie veut prendre Ourga en hiver. Ses hommes se glissent silencieusement dans un paysage enneigé, encore figé par le gel. Ils mettront deux semaines pour parvenir aux hauteurs qui s'élèvent au sud d'Ourga. Les Chinois ont établi

un fortin, chargé d'interdire l'accès de la capitale mongole, par la vieille route de Kalgan. En quelques instants, la position est enlevée. L'avance peut reprendre. Les éclaireurs atteignent rapidement le pied de la colline sacrée de Bogdo Oul à quatre kilomètres seulement de la cité d'Ourga. Là se trouve le palais d'été du souverain, où le Koutouktou est retenu prisonnier.

Ungern décide de délivrer de vive force l'empereur divin. Avec une centaine de Tibétains qui forment sa troupe de choc, le général-baron participe lui-même à l'ultime assaut. Armés d'arcs et de poignards, ses hommes réduisent la garnison chinoise au silence. Ungern se présente au souverain.

- Je suis venu vous délivrer, dit-il.

Le Koutouktou n'est plus qu'un vieillard, à demi-aveugle. Mais il symbolise la libre Mongolie.

- Merci, murmure-t-il. Vous êtes le seul étranger sincère. D'ailleurs, vous n'êtes pas pour moi un étranger. Je me souviens du temps où vous commandiez la cavalerie mongole.

Le Koutouktou quitte son palais du Bogdo Oul pour le bivouac d'Ungern. Il apporte à son libérateur l'appui quasi surnaturel de la foi jaune, la grande religion lamaïque.

LES Cosaques, les Bouriates, les Tibétains, tous les cavaliers du général-baron galopent vers la capitale mongole en poussant des cris stridents. Les mitrailleuses des défenseurs ne peuvent plus rien contre cette ruée. Cette fois la ville va changer de chef.

Vainqueurs, les soldats d'Ungern commencent à massacrer sans pitié les soldats chinois, les communistes russes et les marchands juifs. Le sang coule. Les plus acharnés sont les Blancs rescapés des prisons de la ville. Ungern autorise deux jours de pillage et organise une épuration rigoureuse. La ville se hérisse des drapeaux russes aux trois couleurs horizontales bleue, rouge et blanche. Ungern est désormais appelé Ungern Khan et l'empereur divin lui décerne le double titre de «grand héros et prince invincible». Lors d'une brève cérémonie, il annonce aussitôt son programme :

- Les chefs doivent être rétablis sur leurs trônes, le peuple éliminera le fiel des tendances subversives. Pour rétablir la divine monarchie, nous sommes revenus ici, dans cette grande Asie qui appartient aux Asiatiques.

Et il ajoute aussitôt :

- C'est d'ici que partira la vaste libération du monde !

Le Koutouktou approuve totalement le programme de son libérateur et il lui déclare, avec toute la force de son pouvoir retrouvé :

- Général-baron von Ungern-Sternberg, je vous choisis comme mon lieutenant. Vous serez mon regard et ma force. Je vous donne, à Ourga et dans toute la Mongolie, les pouvoirs d'un dictateur absolu.

Ungern devient le seul chef. Chef militaire, chef politique, chef religieux, tout ensemble. Pour les Mongols, bergers ou lamas, il est la réincarnation du dieu de la Guerre. Les âmes simples l'identifient avec Gengis Khan ; il veut, contre l'Occident, voué selon lui à la décadence ou au communisme, reprendre la marche conquérante de la Horde d'Or. Ungern croit que les grands rêves de l'histoire peuvent se renouveler.

- Sous ma direction, lance-t-il à son ami Riesouchine stupéfait, l'Asie dictera à nouveau sa loi au monde !

Tous les ministres du nouveau gouvernement mongol sont ses créatures. L'ordre règne à Ourga. Les pillards sont pendus et les communistes fusillés. Ungern fonde une grande école, une académie militaire, un laboratoire, une centrale électrique, une station de T.S.F., un théâtre. Il fonde même un journal, rédigé en russe mais avec une page en mongol. Tous ses efforts n'ont qu'un seul but : détacher à jamais la Mongolie de l'orbite chinoise. Pendant quelques semaines, la lutte contre le communisme russe paraît même secondaire. Ungern se veut l'héritier des grands khans de l'Histoire.

Le chef de la division asiatique de cavalerie demande à tous les chefs des détachements blancs se trouvant en Mongolie de se présenter le plus rapidement possible à Ourga. Quelques atamans de Cosaques ont réussi, après la défaite des armées de l'amiral Koltchak, à franchir la frontière de Sibérie. Ungern veut les réunir pour former un front commun contre les Rouges. Les généraux Annenkov, Doutov, Bakitch, Kazantzev et Kaigorodov répondent à son appel. Mais ils n'ont avec eux que quelques milliers de partisans, épuisés et démoralisés.

La grande force d'Ungern sera d'exalter le patriotisme mongol et de se poser en défenseur de la foi jaune. Il se veut plus bouddhiste que n'importe quel lama et ne manque pas une occasion de se rendre dans un de ces temples où ronronnent les moulins à prières. C'est lui qui va imaginer de faire couronner à nouveau le Koutouktou comme empereur divin de Mongolie. Le service d'ordre de la cérémonie sera assuré par la division asiatique de cavalerie. Son chef paraîtra revêtu d'une robe de soie de prince mongol. Le Dalaï Lama du Tibet a envoyé une délégation et tous les rites ancestraux sont scrupuleusement observés. A la suite de cette pittoresque cérémonie, Ungern et ses officiers sont anoblis par le nouveau gouvernement Mongol.

Mais le baron balte n'a pas que des amis au coeur de l'Asie... Les cinq militants révolutionnaires qui s'étaient rendus à Moscou pour y recevoir la «bénédiction» de Lénine ont repris le Transsibérien. Arrivés à Irkoutsk, ils font aussitôt paraître un journal, *Unen* - qui est la *Pravda* de Mongolie. Soukhe Bator se pose en rival de von Ungern-Sternberg et forme une armée avec des Mongols communistes.

A Troïtakossavsk, en Transbaïkalie, se réunit le premier congrès du parti révolutionnaire mongol. Une vingtaine de délégués forment un gouvernement provisoire révolutionnaire. Quatre régiments de cavalerie sont alors placés sous les ordres de Soukhe Bator.

Moscou tire les ficelles de la «révolution mongole». Le général soviétique Blücher, âgé de trente et un ans, ancien commandant de la garde rouge de l'Oural, devient commandant en chef de l'armée révolutionnaire du peuple d'Extrême-Orient.

Avec Blücher, Ungern trouve un adversaire à sa taille. Le Blanc et le Rouge se trouvent désormais engagés dans une lutte à mort.

Le chef de la division asiatique de cavalerie croit qu'il va pouvoir faire face à l'armée rouge dont il est devenu, après la défaite de Wrangel en Crimée, le seul adversaire. Mais il sera trahi par ses alliés asiatiques. Chang Tso Lin, le dictateur de Mandchourie est même chargé par le gouvernement chinois de «liquider» l'armée blanche de Mongolie. Quant aux Japonais, ils se montrent réalistes. L'opération Ungern a été menée par quelques spécialistes, en général des officiers membres de la société secrète du «Dragon noir». Ils reçoivent l'ordre de quitter Ourga et de laisser le général-baron seul en face de ses terribles adversaires.

Comme pour donner le signal de l'offensive rouge, Soukhe Bator, à la tête de ses cavaliers, s'empare d'Altan Boulak, la première ville mongole après la frontière russe.

EN AVANT ! EN AVANT, VERS LE NORD !

C'EN est trop pour Ungern qui décide de relever le défi. Plutôt que d'attendre les Rouges dans son repaire d'Ourga, il ordonne à ses troupes de quitter la capitale mongole et de se diriger, à marche forcée, vers la Transbaïkalie.

Au début du mois de juin 1921, il arrive devant Altan Boulak. C'est l'assaut. Irrésistible et impitoyable. Mongols blancs contre Mongols rouges. Soukhe Bator, battu, doit se retirer en toute hâte de l'autre côté de la frontière soviétique.

Le Kremlin réagit aussitôt. La 5e armée soviétique reçoit l'ordre d'intervenir en Transbaïkalie contre Ungern et de «libérer» la Mongolie.

Il n'y a plus place que pour le sang. En quittant Ourga, Ungern à signé un dernier ordre du jour : «Les commissaires, les communistes et les Juifs doivent être exterminés avec leurs familles. Leur propriété sera confisquée. Jadis, la Justice était fondée sur le bon droit et la miséricorde. A l'heure actuelle, ces principes ne peuvent plus être pris en considération. Nous devons agir avec la rigueur la plus impitoyable. Le mal est venu sur terre pour anéantir le principe divin dans l'âme des hommes. Il doit être extirpé. La colère du peuple contre les chefs révolutionnaires ne connaît plus de bornes. La lutte actuelle est une lutte à vie ou à mort.»

Altan Boulak enlevée de vive force, Ungern s'attaque à Troïskossavsk, de l'autre côté de la frontière. Cette fois il se bat sur le territoire soviétique. Il rêve de continuer son offensive vers le nord, d'atteindre les rails du Transsibérien, de couper l'artère vitale de toute puissance

en Asie. Il croit pouvoir séparer la Sibérie orientale de la Sibérie occidentale. Sur les rives du lac Baïkal il veut reconstituer un nouveau royaume, au nord de son royaume Mongol : la Sibérie blanche...

Pendant une semaine il va se battre, sans parvenir à emporter la décision. Les Rouges résistent. La bourgade reste entre leurs mains et Ungern doit la contourner pour poursuivre, quand même, sa route vers le nord. Le voici sur les rives du fleuve Selenga.

Contre l'Armée rouge, les Blancs mènent à leur tour la guerre des partisans. Ils se battent à un contre dix. Le mois de juillet 1921 sera terrible sur la frontière russo-mongole. Dans un décor de forêts et de steppes où la chaleur atteint 35° à l'ombre, les adversaires se prennent à la gorge. Ungern croit un instant qu'il peut encore l'emporter : des groupes contre-révolutionnaires se forment dans les villes sibériennes, les paysans haïssent le régime de Moscou, les Bouriates attendent leurs frères de race mongols comme des libérateurs.

Mais quelques messagers arrivent, hors d'haleine, à rejoindre le chef de la division asiatique de cavalerie et lui apportent une terrible nouvelle :

- Ourga est tombée aux mains des Rouges !

TANDIS qu'Ungern se battait sur la frontière, une colonne de soldats soviétiques et de partisans mongols s'est ruée sur Ourga. Le 11 juillet 1921, le gouvernement provisoire révolutionnaire s'est installé dans la capitale mongole.

Le rêve du général-baron s'écroule. Son protecteur le Koutouktou redevient un prisonnier. Les Rouges remplacent les Chinois et occupent la ville. Partout les «conseillers» soviétiques règnent en maîtres. Arrestations, tortures, exécutions, se succèdent en une atroce monotonie.

Les gardes rouges mongols pillent les monastères, les palais et les temples. Il faut détruire la foi jaune restaurée par Ungern.

Le chef de la division asiatique de cavalerie se trouve maintenant dans la région du lac Kossogol où il va livrer sa dernière bataille contre Blücher. Pendant trois jours et trois nuits, dix mille Mongols rouges et quarante mille soldats soviétiques traquent les quatre mille gardes blancs d'Ungern.

Le baron balte parvient à rompre l'encerclement et à échapper à ses adversaires. Mais ses hommes n'en peuvent plus. Ils veulent se diriger vers l'est pour essayer de gagner la Mandchourie et demander la protection des Japonais.

Ungern, lui, poursuit le plus fou de ses rêves :

- Je veux partir vers le Turkestan et le Tibet. J'espère gagner Lhassa. Le dernier bastion blanc sera dans l'Himalaya !

Même ses officiers le nomment «le Baron fou». Ils se révoltent et l'abandonnent.

Ungern est seul. Seul avec son cheval dans la steppe. Seul comme une dizaine d'années auparavant quand, pour la première fois, il chevauchait vers la Mongolie.

Quelques bergers le repèrent et le dénoncent à une patrouille de l'armée rouge...

Le général-baron Roman Feodorovitch von Ungern-Sternberg sera jugé le 15 septembre 1921, à Novonikolaïevsk.

«L'accusé, dit le procureur, a servi les visées annexionnistes du Japon et a voulu créer un Etat asiatique sous le contrôle impérial... L'accusé a préparé le renversement du pouvoir soviétique en vue de restaurer la monarchie et de mettre sur le trône Michel Romanov... L'accusé a bestialement assassiné des masses de paysans et d'ouvriers russes ou de révolutionnaires chinois...»

Il n'y a qu'une sentence possible :

- Au nom du peuple soviétique, le général baron Roman Feodorovitch von Ungern-Sternberg, chef de la dernière armée blanche, est condamné à être fusillé.

Deux jours plus tard à l'aube d'un jour pluvieux et gris, le baron balte sera passé par les armes Il tombera sans un mot.

Jean MABIRE

Achevé d'imprimer en novembre 1997
imprimerie spéciale de l'ODIN 76
à Rouen - Normandie
Dépôt légal novembre 1997

«Le feu allumé par Attila et Gengis Kahn ne cesse de brûler dans ces Mongols aux cœurs frustres. Ils n'attendent que le chef qui les conduira à la guerre sainte. Pléonasme. Toute guerre est sainte. La loi de la Force est la seule loi du monde. S'il existe un Dieu, il ne peut être que combat. Le Bien et le Mal n'existent pas plus que la vie et la mort. Il n'y a que l'action, la lutte.»

BARON VON UNGERN-STERNBERG

Chroniqueur, critique, essayiste, historien, imagier, journaliste, reporter, romancier...

Beaucoup plus que tout cela, Jean Mabire est avant tout un conteur. Orfèvre du mot qui sonnera juste.

Et son talent lui permet de raconter l'éternelle histoire de ceux qui ont voulu vivre à la hauteur de leur destin.

ISBN : 2-912363-02-0

